

SI CE N'EST TOI...

Depuis un quart d'heure, une demi-heure peut-être, il rampe à quatre pattes dans la boue. Parfois, ses mains glissent, et il se retrouve, la bouche remplie de terre, les yeux collés par la gadoue. Il ne peut pas essuyer sa figure ; un coup de botte dans les côtes et la voix qui hurle : « Allez, porc ! Avance ! Et plus vite que ça ! » Alors, malgré la douleur, il repart, comme une grosse mouche engluée qui essaie vainement de s'échapper... S'échapper, il n'en est pas question ! Le Gardien ne lui pardonne aucun écart : dès qu'il tente le plus petit mouvement pour se redresser, la lanière du fouet lui scie le visage, et il entend l'ordre convenu : « À quatre pattes, porc ! Seuls, les hommes ont le droit d'être debout ! » Et puis, fuir n'a pas été envisagé dans le protocole.

L'unique instant de repos qui lui est autorisé, c'est quand il atteint le grillage. Alors, il a le droit de se blottir, les talons plaqués contre les fesses, les bras enroulant les genoux. Et la tête ? La tête toujours inclinée vers le sol : il lui est interdit de regarder autre chose que la boue. Comme le clame le Gardien lorsqu'il a l'audace de le lorgner du coin de l'œil : « Tête en bas, porc ! Seuls, les hommes ont le droit de dévisager, car ils ont un visage ! Les porcs, eux, ont un groin ! » Il n'empêche que là, près du grillage, il reprend des forces. Ça dure une minute ou deux, trois les bons jours, selon l'humeur du Gardien. Au début, il croyait que c'était par humanité qu'il lui permettait ce court repos. Mais non : l'autre avait compris qu'une halte était indispensable pour qu'il puisse supporter la suite.

La suite, il la connaît : tous les jours, il doit se traîner vers la cabane où a lieu l'interrogatoire. C'est évidemment le Gardien qui l'interroge ; il se déguise en Juge avec une cape rougeâtre sur les épaules et une sorte de béret qu'il a tiré vers le haut. Au début, il était poli, il le vouvoyait et lui disait parfois "monsieur". Mais c'était déjà les mêmes questions : *C'est vous qui avez livré le réseau, n'est-ce pas ?* Et lui, invariablement, répondait en baissant la tête : *Non, ce n'est pas moi.* Alors, l'autre s'énervait et sa voix devenait hostile : *Nous avons des preuves !* Et lui, toujours : *Impossible ! Vous mentez ! Je n'ai rien fait !* Et puis, peu à peu, l'ambiance s'était détériorée, le Juge avait laissé la place au Gardien et les coups avaient commencé à pleuvoir. Le

tutoiement et l'insulte devenaient de rigueur : *Alors, salaud, c'est toi, hein, qu'as donné le réseau ?* Et vlan ! Une double gifle, un aller-retour, comme ils l'appelaient tous les deux quand ils en parlaient, au moment du repos. Il s'y était habitué, aux claques et aux injures, mais il supportait très mal les coups-de-poing sur le nez que le Gardien, emporté par la haine, lui décochait parfois. Il avait beau protester, l'autre rétorquait que c'était dans le protocole.

Il n'admet pas non plus la besogne stupide qui lui est imposée : il doit transporter d'un coin de la cour à l'autre les énormes pierres d'une maison en ruine, des **rocs en qui** la hache ne saurait s'enfoncer. Souvent, elles sont si lourdes qu'il ne peut pas les porter ; alors, en s'arc-boutant des pieds, des genoux et des poings, il les pousse pour les faire rouler sur le sol cahoteux. Mais, lorsqu'il réussit à atteindre l'endroit qu'on lui a désigné pour les entreposer, le Gardien lui donne l'ordre de les rapporter à leur place initiale. Aucune marque de protestation n'est admise : le moindre tressaillement d'impatience, la plus légère expression de mécontentement, et la lanière du fouet cingle les mollets.

Ce soir, il attend avec impatience l'heure où il va pouvoir enfin échapper à la rage de son bourreau qui s'est particulièrement déchaîné, surtout en fin d'après-midi. Pourquoi ? Il l'ignore. Il a répondu à l'interrogatoire comme convenu ; il a rampé dans la boue et n'a pas gémi lorsque l'autre lui a asséné un violent coup de poing sur la nuque, ce qui n'était pas prévu ; quant aux pierres, il en a transbahuté son compte, et même plus. Non, vraiment, il ne comprend pas cette violence, mais le résultat est là : son nez saigne, ses genoux sont écorchés, il a un terrible mal de tête, sans compter les zébrures rougeâtres sur ses mollets. Le Gardien sent lui aussi que la journée va se terminer et qu'il va lui échapper. Il surveille avec une attention sadique le dernier exercice : ce que l'on nomme à l'armée "des pompes", mais qui sont agrémentées ici par le fait qu'elles se déroulent dans la boue, et que sont déposés graduellement sur le dos de la malheureuse victime, au creux des reins, des blocs de plus en plus pesants.

C'est alors que le cri libérateur retentit enfin, dans le lointain : *Ça y est les enfants !... C'est l'heure !... Allez vous laver !... Vite ! À table !... Vous continuerez demain.* Il se laisse couler sur le côté pour se débarrasser des pierres et, péniblement, il se relève en évitant de glisser dans la boue. Son regard cherche vainement les yeux de son frère qui, désolé que le jeu soit déjà

terminé, se tient immobile devant lui, la tête basse. Et d'une voix atone, il lui lance : *Demain, d'après le protocole, on change. Ce sera moi le Gardien. Et je te jure que je ne te ferai pas de cadeau !*